

Gérard Touzeau

Miseratione Divina

Le Manifeste de Jean Carrier

Miseratione Divina
Le *Manifeste* de Jean Carrier
(1429)

Gérard Touzeau

Miseratione Divina

Le *Manifeste* de Jean Carrier
(1429)

Préface de Jérôme Vialaret

Artège

DU MÊME AUTEUR

Benoît XIII, le trésor du pape catalan, Mare Nostrum,
2010.

© avril 2012,
Éditions Artège

ISBN 978-2-36040-076-8

ISBN pdf : 978-2-36040-989-1

Illustration de couverture :
Début du Manifeste de Jean Carrier
(ms. Doat 14, fol. 198)
© Bibliothèque Nationale de France.

Éditions Artège – 11, rue du Bastion Saint-
François

66000 PERPIGNAN – www.editionsartege.fr

Préface

« Ledit Monseigneur Carrier mourut au château de Foix, excommunié, et fut enseveli au pied d'un roc ». Lapidaire, presque brutale, la notice nécrologique a l'allure deshaussements d'épaules. Point d'éloge funèbre pour le cardinal de Saint-Étienne. Jean Carrier quitte la scène avec une soudaineté troublante. L'histoire, désormais, l'ignorera. Les documents et les archives ne le mentionneront plus qu'à peine, inopinément, honteusement. L'oubli aura tôt fait d'engloutir sa mémoire.

Sa mort même reste mystérieuse. Les chroniqueurs des comtes de Foix l'ont-ils fait mourir avant l'heure ? Est-il mort là où ils le prétendent ? Enseveli où ils le suggèrent ? Dans un précédent ouvrage, *Benoît XIII, le trésor du pape catalan* (éd. Mare Nostrum, 2010), Gérard Touzeau a dit combien l'affirmation, sous son apparence péremptoire, contient de doute et porte à controverse.

Et pourtant... Se peut-il que les chroniqueurs Esquerrier et Miégeville aient eu, dans la manière même d'escamoter sa mort, conscience, obscurément, de qui fut Jean Carrier, et de quelle force était cet homme ? Ce roc, près duquel ils l'enterrent, s'avisèrent-ils que rien ne pouvait davantage symboliser sa vie ?

On sait peu de choses de Jean Carrier. Où est-il né ? Dans quel milieu ? Quelles furent sa formation, ses amitiés, ses influences ? Tout fait défaut au biographe. L'ensemble des événements d'une vie, les mille détails fondamentaux qui orientent un parcours, modèlent un caractère, éclairent réussites

et échecs, semblent en ce qui le concerne hors de notre portée. Quelques éléments rares, incertains, souvent discordants...

De l'essentiel, pourtant, nous savons tout. Ferme au cœur d'une époque en crise, stable dans un monde fluctuant, les historiens lui ont fait rejoindre, après sa mort, l'élément dont il était, sans doute, le plus proche. Familier de la pierre, des falaises, des promontoires, de Tourène à Peñíscola, Jean Carrier emprunte au rocher, hors les accents de son nom même, la force d'une âme inébranlable.

Emportés par la tempête irrésistible du Grand Schisme, tous, ou presque, ont louvoyé. L'esprit du temps, alors, est aux fidélités successives, aux obédiences alternatives. Princes de l'Église, grands de ce monde, docteurs en droit ou maîtres en théologie, tous ont donné leur voix un jour à l'un, un jour à l'autre. Pendant plus de trente ans, calculs et volte-face ont été leur lot quotidien. Ce qu'ils honoraient la veille ils l'abhorraient le lendemain, et leurs jugements, constructions magistrales et dérisoires, n'ont cessé, trente années durant, de mettre leur habileté et leur culture sans défaut au service de l'inconstance.

L'époque, du reste, était terrible. Guerre civile en France. Guerre civile en Angleterre. Querelles dynastiques en Aragon. Appétits déchaînés sur Naples. Regain de la guerre de Cent Ans sur fond de folie de Charles VI. Azincourt avant Jeanne d'Arc. Entre les deux, le traité de Troyes. Un roi à Paris, un autre à Bourges. Un pape à Rome, un autre... où donc ? Avignon, d'où il devra s'enfuir ? Perpignan ? Ou la mer, comme ultime refuge ? Benoît XIII, « Papa del mar »...

Qui croire ? À qui se fier ? Le doute est fils de cette période. Il va gagner tous les esprits. Les populations s'habitueront bientôt à ne plus tenir aucune autorité pour légitime. Il n'y aura plus d'incontestable. Tout cela accouchera, un jour prochain, de bouleversements considérables.

Dans de telles circonstances, tenir un cap est une gageure. Et un péril. Résister au mouvement universel de reniement dans un temps de palinodie, requiert une force de caractère hors du commun.

De sa fidélité indéfectible à ses principes, et à un homme, Jean Carrier n'avait rien à gagner. Les honneurs ne sont pas pour lui, et ne sont pas de ce camp-là. La dignité même de cardinal ne lui sera conférée qu'en 1422, aux dernières heures de vie de Benoît XIII, pape auquel tout l'attache hors l'intérêt communément compris. Il n'apprendra son élévation qu'après plusieurs mois, terré au fond de gorges sauvages où on le traque, dont il devra s'enfuir « par force ».

S'il s'était soumis aux décrets du concile de Constance, Jean Carrier aurait tout sauvé. Mais il se serait perdu lui-même. D'autres circonstances le verront agir d'une manière tout aussi résolue. Refus de se rallier au candidat de la couronne d'Aragon, élu en son absence ; refus de répondre aux invitations de Martin V à le rejoindre ; refus de se plier, comme se plieront les autres et jusqu'à Clément VIII, aux sermones du légat du même « Colonna ».

Certains ont vu dans le comportement de Jean Carrier, et certains continuent d'y voir, une attitude téméraire, voire illuminée. Rien n'est plus faux, et le *Manifeste* en témoigne.

Sa fidélité, sa constance, eurent le soutien de la raison, l'appui d'un discours rigoureux. Comme Pedro de Luna au lendemain de l'élection d'avril 1378, Jean Carrier prend le temps de la réflexion, et s'en donne les moyens. Comme Pedro de Luna encore, sur les routes de Castille après l'élection de Clément VII, il sait qu'on ne convainc pas sans arguments solides, et qu'il n'est d'argument solide qui ne soit fondé, d'abord, sur la logique et sur les faits.

Son *Manifeste* au comte Jean d'Armagnac, dont Gérard Touzeau nous livre ici la toute première et magistrale présentation,

s'inscrit dans cette veine. Jean Carrier rappelle l'enchaînement des circonstances, en démêle l'écheveau complexe, les expose avec rigueur. Il ne prophétise pas, il argumente. Il ne fulmine pas, il objecte. Il fouille, rappelle, analyse et déduit. Ce n'est point là l'œuvre d'un « insensé ». Ici et là, l'accent point d'une sainte colère ; la persuasion ne va pas sans fougue. Le *Manifeste*, cependant, n'est pas un brûlot. Il ne cherche pas à fasciner, ni à subjuguer, ni à séduire, mais à forcer la conviction. Il est une démonstration.

Le cardinal de Saint-Étienne, qui tait depuis plus de trois ans l'élection de Bernard Garnier, la dévoile, et s'en remet au Prince, à son Prince, Jean d'Armagnac. Il s'y consacre avec la foi qui est celle de son temps, et une rigueur annonciatrice des temps qui s'ouvrent. Car ce siècle si dramatique, traversé de troubles sans nombre, porte les prémices d'une éclosion. Un monde différent se fait jour que certains commencent d'entrevoir, et de servir. L'« Illustre Génération » est contemporaine de Jean Carrier. Et l'*Imago Mundi* du cardinal de Cambrai, qui sera son adversaire. Les regards vont se porter au loin, les frontières changer de nature. Les royaumes hispaniques, à l'étroit dans leur Reconquête, se lanceront bientôt à l'assaut d'horizons nouveaux. Il y faudra, là encore, foi et rigueur conjuguées.

À la charnière de ces deux longs temps historiques, Jean Carrier ne se laisse réduire ni à l'un ni à l'autre. Son *Manifeste* est pétri d'événements, d'anecdotes, de circonstances, mais son objectif les transcende. Ce sont les faits tels que les autres les interprètent, et servent en idolâtres, qui ont modifié le cours des choses. Lui, Jean Carrier, est au service de ce qui ne change pas. Toute conjoncture doit le céder à la succession apostolique. Il ne rappelle celle-là que pour garder celle-ci. Qui doit résister, telle un roc, à toutes les vagues et tous les vents contraires.

« Ledit Monseigneur Carrier mourut au château de Foix, excommunié, et fut enseveli au pied d'un roc ». Jean Carrier

portait dans son nom comme une référence minérale. Son cardinalat, au titre de Saint-Étienne « *in Monte Caelio* », y fit allusion lui aussi. Mais au-delà des clins d'œil du hasard, Jean Carrier fut, par toute sa vie, du monde du roc et de l'inébranlable. Tourène où il se réfugia, dont le rocher, vénérable, fut peut-être vénéré avant que de se faire chrétien, et lui tint lieu de place forte imprenable, fut un lieu à sa ressemblance. Peñiscola, rocher superbe, indifférent à la violence des flots, fut un modèle à sa patience, et un exemple à sa résolution. Et c'est seul, dans le secret de son flanc de pierre, qu'il élut le Roc de l'Église en la sainte succession de l'Apôtre.

En proie aux haines fratricides, doutant d'elle-même, ayant troqué, quoique sans l'admettre, l'immense orgueil théocratique pour la confrontation fuyante à des États décomplexés, la papauté allait, ballotée par les courants du siècle. Il fallait un port à l'Église. Homme du Moyen Âge, totalement, épousant sa grandeur sublime, mais précurseur de l'Individu naissant, Jean Carrier s'offrit, havre de chair, à la Chrétienté tout entière. Son *Manifeste* retrace cette aventure unique. Sous la rigueur du raisonnement, sous la précision des récits, se cache ce dont cet homme voyait que des circonstances dramatiques l'avaient érigé seul comptable : le salut de l'humanité. Sans aucune des ruptures, sans aucune des scissions qui prévaudront bientôt. Mais dans le sein, par le sein même, de l'Église universelle. Tout entière en lui contenue.

« Parcourez les rues de Jérusalem, et demandez. Informez-vous et cherchez si vous y trouvez un homme, s'il en est un qui pratique la justice, et qui recherche la fidélité. Et je ferai grâce à la Ville » (Jérémie, 5,1). Jean Carrier fut l'homme d'une conscience : il pouvait être ce juste-là.

Au terme d'un travail magnifique d'analyse et d'érudition, Gérard Touzeau nous offre de nous en souvenir. Il nous livre un outil incomparable d'approche et de compréhension d'un

épisode majeur de l'histoire de l'Église. Il nous rappelle, ce faisant, à la nécessaire complexité des choses, les grands épisodes de l'histoire se laissant mal enfermer entre une émergence supposée et une disparition probable. Il en allait du Grand Schisme d'Occident comme d'un mensonge de pierre tombale : 1378 - 1417. On sait, désormais, qu'il n'en est rien. Un texte en rendait témoignage. Oublié, perdu, détruit, miraculeusement exhumé, il est mis pour la première fois à la portée de tous.

À ce titre, c'est beaucoup plus qu'une œuvre d'historien que nous propose Gérard Touzeau. C'est une œuvre d'intelligence.

Jérôme VIALARET

Introduction

Le *Manifeste* de Jean Carrier, dont une traduction est donnée ici pour la première fois, est un long mémoire en latin, adressé au comte Jean IV d'Armagnac ainsi qu'à tous les chrétiens, pour leur annoncer l'élection du pape Benoît XIV et tenter de les convaincre de rester fidèles à la lignée apostolique de Clément VII et de Benoît XIII. Cette œuvre s'inscrit dans le contexte tourmenté de la fin du Grand Schisme d'Occident, l'une des plus grandes crises qu'ait jamais traversées la papauté¹.

Le Grand Schisme d'Occident

À la fin de l'année 1376, le pape Grégoire XI, cédant aux suppliques de Catherine de Sienne, se résolut à quitter Avignon, résidence du Saint-Siège depuis près de soixante-dix ans, et vint s'installer à Rome. Il y fit son entrée le 17 janvier 1377, avec à ses côtés seize cardinaux, pour la plupart français, mais il n'eut pas le temps d'y asseoir la papauté : il mourut le 27 mars 1378, agité de sombres pressentiments. Les Romains, longtemps privés des richesses de la papauté, voulaient désormais « se gorger de l'or français » et exigeaient le choix d'un pape qui ne fût pas tenté de revenir à Avignon. Le conclave qui s'ouvrit le 7 avril fut l'un des plus tumultueux de l'histoire. La foule, surexcitée et emmenée par des bandes

1. J'en ai donné un aperçu beaucoup plus large que le résumé qui suit dans *Benoît XIII, le trésor du pape catalan*, Mare Nostrum, 2010, p. 15-132.

armées, menaça les cardinaux de les écharper s'ils n'étaient pas rapidement un pape romain ou italien. Autour du Vatican, les clameurs résonnaient : *Romano lo volemo, o almanco Italiano, se non che tutti li occideremo !* (« Nous voulons un pape romain, ou au moins italien, sinon nous les tuerons tous ! ») Les cardinaux, privés de la sérénité et du libre arbitre nécessaires en pareille circonstance, se livrèrent à un simulacre d'élection et désignèrent le 8 avril un prélat n'appartenant pas à leur collège : l'Italien Barthélémy Prignano, archevêque de Bari, qui se tenait opportunément à Rome et n'avait pas caché son ambition de devenir pape. Mais l'élu était alors absent du palais. Dans la rue, le tumulte ne faiblissait pas. Certains membres du Sacré Collège, pris de panique, se saisirent du cardinal Tebaldeschi, presque mourant, le déguisèrent en pape et l'exhibèrent devant le peuple. Le vieillard, conscient du sacrilège, se débattit et dévoila ainsi la supercherie. Le lendemain de cette mascarade, l'archevêque de Bari arriva au Vatican, fut intronisé et prit le nom d'Urbain VI.

Réputé pieux et sage, il se comporta rapidement en despote caractériel, insultant et menaçant ceux qui l'avaient élu. Bientôt, les cardinaux s'éloignèrent de Rome et nièrent la validité de l'élection du 8 avril, entachée d'« impression », c'est-à-dire effectuée sous la menace de violences. Le Sacré Collège se regroupa à Anagni, d'où il lança l'anathème sur l'archevêque de Bari. Trouvant bientôt asile à Fondi, plus éloignée de Rome, les cardinaux entrèrent de nouveau en conclave. Le 20 septembre, ils élurent le cardinal Robert de Genève, âgé de trente-six ans et fils du comte de Savoie. Le nouveau pape, qui prit le nom de Clément VII, ne parvint pas à mettre le pied dans Rome et prit la route d'Avignon, accompagné des quinze cardinaux l'ayant élu. Il y retrouva les six cardinaux restés au Palais des Papes et put ainsi fédérer autour de lui la totalité du Sacré Collège, excepté le vieux Tebaldeschi, mort entre-temps.

C'est donc le *même* collège de cardinaux qui élut successivement deux papes. Tous ceux qui avaient participé à ces deux conclaves moururent en tenant Clément VII pour le pape légitime. Urbain VI, qui n'avait plus un seul cardinal, en créa de nouveaux, dont il fit ses laudateurs serviles : ceux qui tentèrent de lui désobéir furent torturés et mis à mort.

Aussitôt élu, Clément VII s'employa à convaincre les nations chrétiennes de sa légitimité. Dès le 16 novembre 1378, dans son ordonnance de Vincennes, le roi Charles V le Sage ordonna à tous ses sujets d'obéir au pape Clément « sicom à Dieu en terre ». Dans les mois et les années qui suivirent, la fidélité de la France fut plusieurs fois confirmée par l'Université de Paris. La Savoie, la Provence, la Sicile, l'Italie méridionale, Chypre et l'Écosse comptèrent, elles aussi, parmi les premières nations qui firent obédience à Clément VII. Le roi Jean I^{er} de Castille prit, quant à lui, le temps de la réflexion. Il fit procéder à une enquête minutieuse et tint, durant plusieurs mois, une conférence à Medina del Campo, dans le but de faire toute la lumière sur les circonstances du schisme et de permettre aux représentants des deux pontifes d'exposer leurs arguments. Enfin, le 19 mai 1381, à l'issue d'une grand-messe célébrée en la cathédrale de Salamanque, il fit lire une déclaration¹, conforme au vote de l'assemblée, qui concluait à la légitimité de Clément VII. Bientôt, l'Aragon et la Navarre reconnurent à leur tour le pape avignonnais comme le vrai vicaire du Christ. Celui-ci obtint également l'appui du clergé de Bretagne.

La politique dicta les choix de l'Angleterre (en conflit avec la France) et du Portugal (opposé à la Castille), qui formèrent le parti urbaniste avec la plupart des territoires de l'Empire germanique, malgré de nombreuses poches de résistance clémentine, notamment à Mayence, en Lorraine et en Bohême.

1. Jean Carrier l'a intégralement insérée dans son *Manifeste* (4,1).